

JE TRANSGRESSERAI
LES FRONTIÈRES

TEODORO GILABERT

JE TRANSGRESSERAI
LES FRONTIÈRES

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2017
ISBN : 978-2-283-03060-8

Coupé au couteau

J'appartiens à l'une des plus vieilles familles d'Orsenna, une cité-État de la mer des Syrtes, située juste en face du Farghestan. Inutile de chercher la localisation de cette contrée lointaine sur Google Maps. Devenue terre d'Islam, elle a été entièrement détruite, puis remodelée et rebaptisée après une longue guerre dont on a peu parlé ici, en Occident.

J'ai toujours eu une conscience floue mais réelle de la noblesse de mes origines, avant d'en avoir la confirmation le jour de mes seize ans. J'avais alors découvert un livre posé sur mon bureau.

« Pour que tu saches d'où tu viens ! »

J'ai reçu cette dédicace comme un électrochoc. Ce n'était qu'un encouragement,

mais la lecture s'est imposée comme une nécessité vitale et je m'y suis immergé illico. Mon père – son écriture fine et tortueuse valait toutes les signatures – parlait-il d'un lieu ou bien de nos origines familiales? Il avait pris soin de placer un magnifique couteau damassé à la courbure typiquement orientale sur la couverture. Le connaissant, j'imaginai qu'il me livrait là un indice tout en m'offrant l'outil idéal pour couper les pages de cet ouvrage mystérieux, *Le Rivage des Syrtes*, écrit par Julien Gracq et publié aux éditions José Corti. J'étais bon lecteur, mais je n'avais jamais entendu parler de cet auteur délaissé par mes professeurs de français, et jusqu'alors absent d'une vaste bibliothèque familiale dont je connaissais tous les livres, même ceux que je n'avais pas eu le temps ou le courage de dévorer.

« J'appartiens à l'une des plus vieilles familles d'Orsenna » est la première phrase du roman. La lecture fut d'emblée déstabilisante. Comme si j'avais moi-même écrit le début d'un texte qui parlait de nous, les Brandini – camouflés derrière le pseudo-

nyme Aldobrandi –, dans un style superbe, d'une élégance rare, certes datée mais nullement compassée. Une sorte de grande musique littéraire, presque intemporelle. Je me suis renseigné sur Julien Gracq, pseudonyme de Louis Poirier, un discret professeur d'histoire et de géographie, né en 1910 à Saint-Florent-le-Vieil, au bord de la Loire, très loin des Syrtes. Il s'agissait donc bien d'un roman à la première personne et non d'une autobiographie. Un livre né sous de bons auspices puisqu'il a été choisi pour le prix Goncourt en 1951. L'auteur, qui avait fustigé le monde littéraire dans un ouvrage précédent, s'est distingué en refusant un prix aussi prestigieux. S'agissait-il d'une simple coquetterie ou bien d'un acte militant prouvant la droiture et la cohérence de l'écrivain ?

J'appartiens à l'une des plus vieilles familles d'Orsenna et je ne savais rien d'autre sur mes origines. Ce livre arrivait au moment opportun pour éveiller ma curiosité. Mon père et mon grand-père m'avaient maintenu dans un flou mystérieux tout en me rappelant sans cesse notre appartenance

à une prestigieuse lignée Brandini, au point de susciter chez moi une indifférence teintée de méfiance, et même un rejet qui atteignit son paroxysme à l'adolescence.

L'idée du livre placé sur mon bureau avec un soupçon de fausse négligence fut très habile, et je reconnais bien là le talent de manipulateur que l'on attribuait à mon père. J'ignorais la nature exacte de ses activités professionnelles, les raisons et les destinations de ses nombreux voyages, seulement envisagés à travers les cadeaux qu'il me rapportait. Sans parler de sa vie amoureuse tout aussi opaque, depuis que ma mère était partie rejoindre son richissime amant dans un bout du monde resté secret.

J'ai tout de suite compris que la lecture de Gracq supposerait un engagement physique, conçu comme une sorte d'échauffement en vue d'un engagement intellectuel encore plus intense. Il fallait d'abord couper les pages ; José Corti était alors un des derniers éditeurs à imposer cet exercice suranné au lecteur. C'était fastidieux au premier abord, mais finalement assez jouissif, surtout

avec mon beau couteau. Ainsi on a vraiment l'impression de prendre possession du livre avant même de le lire. D'entrer dans son intimité, d'être le premier. Il y a trois façons de procéder :

Tout couper immédiatement. Cette méthode manquerait manifestement de charme et de délicatesse.

Couper les pages au fur et à mesure. Le risque serait alors de bloquer l'élan de la lecture et de casser le rythme.

J'ai préféré la solution intermédiaire consistant à préparer les pages que j'envisageais de lire dans la foulée. Cela supposait une certaine expérience, acquise rapidement, malgré ou à cause de mon jeune âge, pour faire reculer le plaisir, sans dissiper le désir.

Il existe aujourd'hui une autre manière de lire Gracq, dans la Bibliothèque de la Pléiade. Le papier bible est très doux au toucher, son bruit agréable et raffiné. L'odeur du cuir de la couverture est également d'une sensualité distinguée. La Pléiade est résolument chic et un brin sexy. De très

bon goût et à mille lieues de la vulgarité des éditions de poche. Et pourtant l'alchimie ne fonctionne pas, le trop bel ouvrage me laisse de marbre.

Orsenna et le rivage des Syrtes

J'en ai d'abord voulu à Julien Gracq de ne pas m'offrir les cartes et croquis nécessaires pour inscrire son récit dans l'espace. Heureusement, son talent de géographe permet de visualiser les contrées évoquées dans le texte même en l'absence de localisation exacte. J'ai fini par trouver encore plus excitante une lecture nécessitant, outre l'usage du couteau, celui d'un vieil atlas datant de la fin du XIX^e siècle. Mon père en possédait toute une collection, mais aussi des cartes anciennes, des globes... Ainsi équipé, je m'imaginai déjà foulant les terres d'Orsenna et du Farghestan, sur les rives de la Méditerranée, *mare nostrum* des Brandini, ma seule certitude.

Je fus surpris de découvrir que les Syrtes existaient réellement et qu'elles étaient nommées ainsi depuis l'Antiquité. S'agissait-il de Minor Syrtis, la Petite Syrte, désormais golfe de Gabès en Tunisie, entre l'île de Djerba et Sfax? Ou bien de Maior Syrtis, aujourd'hui golfe de Syrte sur les côtes libyennes? C'est là que se situe aujourd'hui encore la ville de Syrte. Un nom, Surtis, donné par les Grecs, évoqué par Hérodote, et qui signifie « banc de sable mouvant ». D'après les Évangiles, Paul (Actes, chapitre 27) aurait pu s'y échouer lors de son quatrième voyage si son équipage n'avait pas su manœuvrer à temps. C'était probablement sans intérêt par rapport à mon histoire, mais je notais aussi dans un dictionnaire que Mouammar Kadhafi était né dans cette région, à Qasr Abou Hadi, en 1942. J'ai appris bien plus tard qu'il avait été assassiné en 2011 juste à côté, dans la ville de Syrte. Ma démarche peut sembler fastidieuse, mais toutes ces connaissances seraient forcément utiles pour accompagner ma lecture, pour préparer un futur voyage dont la nécessité s'imposait chaque jour, et

aussi pour m'affirmer face à mon père que j'imaginai incollable sur ce sujet. Nulle mention de la cité-État d'Orsenna, mais je ne désespérais pas pour autant. Il y avait bien Erik Orsenna, cet écrivain académicien touche-à-tout et brillant, suffisamment présomptueux pour s'approprier le nom de la ville de mes ancêtres, simplement parce qu'il aimait le roman de Julien Gracq.

Si mon père avait attendu mes seize ans pour m'offrir *Le Rivage des Syrtes* comme cadeau révélation, c'était sûrement parce qu'il estimait que je serais alors capable de comprendre certaines choses. Je perçus cette lecture comme un honneur et une mise à l'épreuve, un rite de passage à l'âge adulte, que je surmonterais avec toutes les forces nécessaires. Selon toute évidence, je serais confronté à des difficultés, ou à une dure réalité car sinon, pourquoi m'avoir tout caché de mes origines avant cet anniversaire ?

Les premières indications fournies par le titre me poussaient à localiser Orsenna dans le fief de Kadhafi. J'ai même craint que

les Aldobrandi-Brandini n'aient eu un lien inavouable avec le « Guide de la révolution de la Grande Jamahiriya arabe libyenne populaire et socialiste », alors au sommet de la gloire, en 1979. Cette lourde filiation aurait-elle pu justifier la prudence de mon père ?

La piste libyenne s'est évanouie rapidement. Au fil de la lecture, commencée dès que j'eus fini avec mon atlas, plusieurs indices, également concordants, m'ont orienté vers l'Italie. Il y avait les prénoms des personnages : Aldo, Orlando, Marino, Fabrizio... mais aussi la toponymie : San Domenico, Zinta... J'avais d'abord envisagé un décor planté plus au sud, de l'autre côté de la Méditerranée, mais tout m'orientait désormais vers les villes de l'Italie baroque – Gracq parlait des « dômes et toits d'Orsenna » – et plus précisément, vers Venise. Le « domaine d'Orcello » me rappelait l'île de Torcello, désertée à cause de la malaria, puis de l'ensablement des canaux, après avoir été la plus riche et la plus peuplée de la lagune. Et puis, cela ne pouvait pas être seulement une coïncidence,

Venise, du temps où ma mère vivait encore avec nous, constituait la destination inévitable des vacances d'été. Mon père ne se lassait pas de nous promener d'île en île en canot à moteur, et je me suis toujours demandé d'où il tenait cette connaissance parfaite de la lagune. Comment ce bourgeois parisien, rétif à toute pratique sportive ou d'extérieur, pouvait-il se transformer aussi facilement en marin expérimenté ? Non seulement je lui prêtais une double vie – et pas seulement amoureuse –, mais je le sentais marqué par un lourd héritage à la fois évident et obscur.

J'ai donc rectifié le tir pour ne pas m'égarer sur les côtes libyennes, j'avais cru les Syrtes plus proches d'Orsenna. Gracq est un géographe atypique, un brin taquin, ne fournissant ni carte ni échelle, prenant plaisir à égarer le lecteur, concédant juste quelques indices pour qu'il ne perde pas complètement le fil. J'étais déçu qu'Orsenna ait été vraisemblablement située du côté de Venise, je rêvais d'une histoire plus exotique pour le roman, d'une origine plus lointaine pour ma famille. Le titre me laissait

toujours penser que le point nodal du roman, et donc de mon histoire familiale, se situait sur l'autre rive de la Méditerranée. Je ne devais pas désespérer après seulement quelques pages. Pour anticiper la traversée, en espérant forcer ainsi le destin, j'avais tracé au crayon à papier la route maritime sur l'atlas entre Venise et la Grande Syrte. On pouvait faire cap en ligne droite sur l'Adriatique jusqu'à Brindisi, puis vers le sud à travers la mer Ionienne. Cette fois, je disposais d'une échelle, cela faisait mille huit cents kilomètres, ou plutôt neuf cent soixante-douze milles nautiques.

Les lieux évoqués par Gracq stimulaient mon imaginaire d'adolescent. « J'appartiens à l'une des plus vieilles familles d'Orsenna », et je n'avais donc rien à voir avec le Farghestan, ennemi séculaire de la ville de mes ancêtres, faisant « ... face aux territoires d'Orsen, par-delà la mer des Syrtes ». Un territoire interdit, devenu le lieu de mes fantasmes, « ... les espaces inconnus du Farghestan, serrés comme une Terre sainte à l'ombre du volcan Tängri, ses ports de Rhages et de Trangées, et sa ceinture de

viles, dont les syllabes obsédantes nouaient, en guirlandes, leurs anneaux à travers ma mémoire : Gerrha, Myrphée, Urgasonte, Amicto, Salmanoé, Dyrqueta ». Comment résister à une telle charge poétique ? C'est d'ailleurs là tout l'enjeu du roman, l'envie d'aller en face, de braver les frontières. Je me sentais en phase avec Aldo Aldobrandi – Aldo Brandini sonnait bien mieux et Aldo-brandi ne pouvait être qu'un pseudo dissonant et redondant –, jusqu'à faire mienne la devise de sa famille, *Fines transcendam*, « Je transgresserai les frontières ».

Je n'avais rien à voir avec le Farghestan. Cette certitude s'affaiblissait au fil de ma lecture et la belle devise du héros de Gracq devenait de plus en plus pertinente. Le couteau damassé, que je gardais désormais toujours près de moi, sur mon bureau, sous mon lit, parfois dans mon cartable, constituait sûrement un autre indice de la transgression des Brandini. Je le glissais parfois dans ma ceinture pour ressentir la froideur du métal sur mon corps et mieux imaginer le sentiment de force procuré à son possesseur. Sans être un expert, j'avais compris

que cette arme ne provenait pas de chez un antiquaire véreux des puces de Montreuil. Sa patine n'était que la marque de son âge. J'avais surtout compris que le couteau avait déjà servi, et pas seulement à couper du papier.

J'ai toujours eu beaucoup d'imagination.

La possession d'un tel objet bousculait un équilibre que je croyais bien assuré. Je venais d'avoir seize ans sans être passé par la case crise d'adolescence, j'étais en classe de seconde au lycée Fénélon, et ma voie semblait tracée d'avance. La seule chose que je savais sur mon père – sa vie était protégée par plusieurs couches de mystères impénétrables –, c'est qu'il avait étudié à Sciences-Po Paris. Nous n'avions jamais évoqué ouvertement cette question, mais il lui semblait évident que je suivrais la même voie d'excellence, puisqu'il avait lui-même suivi celle de son père. Les Brandini formaient une sorte d'aristocratie républicaine fortement marquée par le poids d'une histoire familiale entourée de secrets. *Le Rivage des Syrtes* m'offrait la possibilité d'en percer quelques-uns.

J'élaborais des hypothèses plus ou moins réalistes. Orsenna n'était peut-être que la ville d'origine de ma famille. Une ville qui aurait disparu ou changé de nom. Aldo-brandi ressemblait à un pseudonyme de Brandini. En ce cas, pourquoi masquer notre nom ? J'aurais pu poser la question à mon père, mais je craignais de le décevoir. Pourtant, je ne me sentais pas capable de tout plaquer à Paris pour aller à la recherche d'Orsenna. Plus j'avancais dans la lecture et plus je m'identifiais à Aldo ; j'étais même, comme lui, tombé amoureux de la belle et mystérieuse Vanessa, sans que l'auteur ait eu besoin de recourir à une description particulièrement flatteuse.

Aldo était envoyé aux confins des terres de la cité-État d'Orsenna en qualité d'« observateur » et non de combattant. Son intérêt pour les cartes, outre un évident clin d'œil à la discipline du professeur Louis Poirier, me faisait penser à la passion héréditaire des Brandini pour la géopolitique. J'avais découvert sur une pile de livres le mémoire soutenu en 1926 par mon grand-père à Sciences-Po intitulé « Croisades sur

les ruines de l'Empire ottoman ». J'ai aussi cherché le mémoire de mon père, en vain. Il n'y avait chez nous aucune trace de ses travaux d'études, et il n'en parlait jamais, pas plus que de son métier. Ma mère en savait sûrement davantage que moi, mais elle avait disparu sans avoir eu le temps ni l'envie de partager ses secrets.

La nécessité d'une crise

Je m'enfonçais chaque jour davantage dans la conviction d'une similitude entre l'histoire de notre famille et celle du roman et cela tournait à l'obsession. J'étais ailleurs, très loin du lycée Fénelon, mais je gardais les pieds sur terre, au risque assumé de décevoir mon père qui aurait sûrement apprécié un engagement plus fort, comme un voyage en Italie livre en main et sac au dos, sur les traces d'Aldo, en poursuivant jusque dans les Syrtes. Je disposais là d'un beau moyen pour amorcer ma crise d'adolescence qui tardait à se manifester. Mon père avait certes réussi à détourner quelque temps mon esprit critique avec son joli stratagème et aurait jubilé s'il l'avait su. Ma

mère ne disait-elle pas de lui, lors de leurs multiples disputes, juste avant la séparation, qu'il était « le plus grand des manipulateurs ». Il s'agissait sûrement d'une « déformation professionnelle » dont elle ne ferait « plus les frais ». Il ne fallait surtout pas que j'aie l'air téléguidé sur les traces d'Aldo Aldobrandi. J'ai dû me faire violence pour m'écarter de ce projet fort excitant, mais c'était nécessaire. L'absence de signature sous la dédicace constituait un bon prétexte pour ne pas parler du livre avec mon père. Ma crise serait silencieuse, je voulais lui montrer qu'il ne me manipulerait pas comme ma mère et tous les gens qui avaient affaire à lui dans son « travail ». Je ne renonçais pas à connaître mes origines, mais je comptais faire comme si l'idée venait de moi. Je n'avais rien su pendant seize ans, je pouvais donc attendre encore quelques mois ou quelques années. Il est aussi possible que j'aie subitement eu peur d'affronter la réalité et que tous ces arguments aient constitué seulement un prétexte pour l'esquiver sans en avoir l'air. Je comptais bien retourner la situation à mon avantage

et en prendre le contrôle. Mon père ne posait aucune question, semblait étranger à cette histoire. Il est fort probable que ma révolte, tellement prévisible, faisait partie intégrante de son projet et que je n'ai jamais cessé d'être manipulé. Son indifférence m'exaspérait et ce sentiment a culminé lorsque je l'ai surpris en train de feuilleter *Le Rivage des Syrtes*, que j'avais laissé traîner à dessein, tranquillement assis dans son fauteuil. C'était compliqué, indécidable et difficile à accepter, mais j'étais en admiration devant mon père, surtout quand il savait se rendre détestable.

J'aurais souhaité avancer dans mes recherches, en toute discrétion, pourtant j'étais dans une impasse. J'ai relu le mémoire sur les croisades en me disant qu'il détenait peut-être la clé de l'histoire de notre famille. Je ne disposais pas de tous les outils pour comprendre cet essai audacieux où mon grand-père envisageait, dès 1926, toutes les confrontations actuelles entre l'Occident et le monde musulman. Il avait su déceler dans les premiers conflits internes des empires coloniaux les fractures irréversibles que nous mesurons aujourd'hui. Selon

lui, le détonateur principal serait la déclaration Balfour du 2 novembre 1917 où le ministre des Affaires étrangères britannique promet au peuple juif un foyer national en Palestine, sur les décombres de l'Empire ottoman. En 1926, ses conclusions ont dû surprendre le jury de Sciences-Po, puisqu'il n'envisageait rien de moins qu'une multitude de guerres saintes, des *djihad*s, menées contre l'Occident. Lorsque j'ai lu ce mémoire, j'avais seize ans, c'était en 1979 et l'URSS venait juste d'envahir l'Afghanistan, les relations israélo-arabes profitaient encore de l'embellie consécutive aux accords de Camp David entre le président égyptien Anouar el-Sadate et le Premier ministre israélien Menahem Begin. Autant dire que je ne pouvais pas envisager la force ni l'extension des conflits à venir. Je trouvais ses propos catastrophistes, l'histoire a toutefois montré sa clairvoyance, même s'il avait sous-estimé l'ampleur de la vague terroriste.

Ce questionnement permanent au sujet de notre histoire familiale était devenu un mode de vie, une attitude. Tout me ramenait à cette interrogation. Une obsession qui

aurait pu devenir pathologique si je n'avais pas perçu l'absence d'urgence à connaître une histoire ancienne qui n'aurait aucun impact direct sur ma vie. Cet axiome m'a sauvé du piège tendu par mon père. Il paraissait aussi serein que moi, mais, derrière son insupportable désinvolture, j'entrevois son impatience. Ou bien était-il tout simplement admiratif devant la résistance de son fils ? Nous menions une partie de bras de fer et je me donnais du temps pour acquérir la force nécessaire à la victoire en espérant que la souffrance infligée à mon père serait à la hauteur de mon amour pour lui. Aujourd'hui je comprends mieux ce qu'il a pu ressentir quand il a compris que je n'entrais pas dans son jeu, au nom d'un amour-propre supérieur à l'amour filial.

Rêves d'Orient

J'ai failli plusieurs fois abandonner ce bras de fer, fragilisé par mon impatience et ma curiosité. Puis je me suis endurci, au point de ne plus ressentir aucune douleur. Mon père semblait complètement en dehors de cette histoire, comme si je l'avais inventée seul. Pourtant le livre était bien là, rangé dans la bibliothèque de ma chambre, et j'étais certain de l'authentification de la dédicace. La nécessité du voyage a vite été supplantée par le rêve d'Orient, davantage compatible avec les contraintes de ma vie lycéenne. J'avais un pied à Fénelon, un autre dans les Syrtes. Une manière de *transgresser les frontières* à la fois acrobatique et confortable, car j'étais toujours attiré par ce

monde interdit, juste en face, si proche et pourtant hors de portée.

J'avais terminé le roman de Gracq avec moins d'appétit et de plaisir qu'aux premières pages. Finalement, je n'accrochais pas à cette écriture, au ralentissement de l'histoire, à une attente interminable dont je ne percevais pas l'intérêt. Je commençais à douter des intentions que j'avais prêtées à mon père. La dédicace « Pour que tu saches d'où tu viens ! » impliquait-elle forcément une identification complète à Aldo ? Ou bien devais-je la comprendre dans une acception strictement géographique ? Toutes ces interrogations me torturaient l'esprit et je luttais âprement pour ne rien afficher. Je faisais bonne figure et adoptais moi aussi une désinvolture de surface en feuilletant ostensiblement des atlas du bassin méditerranéen provenant de la bibliothèque familiale. Cela non plus ne pouvait pas être fortuit, j'avais à portée de main tous les livres nécessaires à mes investigations, en plus du mémoire de Sciences-Po de mon grand-père. Dans un premier temps, j'avais sous-estimé sa portée. Une lecture ardue

pour un lycéen peu au fait de l'histoire de ces régions au début du XX^e siècle. Je l'avais feuilleté et vite refermé, sans même aller jusqu'à la conclusion. Je comptais m'y replonger un jour et aussi lever le voile sur les activités professionnelles de son auteur, comme sur celles de mon père qui travaillait *pour* le Quai d'Orsay, sans que je sache réellement ce qu'il y faisait.

Une des raisons qui m'ont fait changer d'avis sur *Le Rivage des Syrtes* est l'usage immodéré et incompréhensible des italiques. Sûrement un détail, mais au bout d'une centaine de pages, je ne voyais plus que cela, comme si la signification cachée de cette graphie constituait l'intrigue principale du roman. Mon père travaillait donc *pour* le Quai d'Orsay, et moi je suis devenu fonctionnaire *au* Quai d'Orsay, après avoir été à la Défense. Je ne sais pas pour Gracq (personne n'a osé lui demander?), mais en ce qui concerne notre histoire familiale, les italiques sont bien plus qu'une simple coquetterie. J'oserai donc emprunter ce procédé, sans pour autant plonger le lecteur dans un questionnement inutile et perturbateur.

Le Quai d'Orsay

J'ai toujours entendu parler du Quai d'Orsay à la maison et j'ai compris tardivement ce qui se cachait derrière cette appellation dont l'orthographe me surprit quand j'ai su lire et écrire. En cours préparatoire il avait fallu rédiger un texte pour présenter la famille. J'en ai alors voulu à mon père de ne pas être médecin, professeur, policier ou boulanger comme tout le monde. Je me souviens encore des réflexions de l'institutrice qui ne se satisfaisait pas de la profession que je transcrivais péniblement à l'écrit à partir d'une formule que j'avais toujours entendue chez nous.

« Papa travaille pour le kèdorsè Quai d'Orsay. »

Il avait fallu que je bataille dur afin de garder le *pour*. Mme Garcia (une grosse dame avec un fort accent pied-noir, que les autres élèves, surtout dans les grandes classes, surnommaient « sergent » sans que je comprenne pourquoi car nous n'avions pas la télévision) était pourtant sûre d'elle :

« Ton papa travaille *au* Quai d'Orsay, il est certainement diplomate, tu lui demanderas... »

La réponse de mon père, le soir même, fut la seule explication donnée à ce sujet :

« Tu lui diras que cela ne la regarde pas et que c'est toi qui as raison, je travaille *au* Quai d'Orsay *pour* le Quai d'Orsay. »

Bien entendu, je n'ai rien dit de ces subtilités linguistiques au sergent Garcia, il est même probable que cette omission volontaire ait marqué mon entrée dans la carrière diplomatique où le mensonge constitue un mode de fonctionnement implicite, et pas toujours justifié par la raison d'État.

Par la suite, je suis resté à l'affût pour en savoir plus, en espionnant les discussions entre mes parents. J'ai réussi à glaner quelques indices, des mots plus audibles ou

prononcés plus fort, mais pas de phrases complètes : Israël, Liban, mission, hôtel, ambassade, Beyrouth, négociation, guerre, attentat, prisonniers, otages, Tripoli, Kadhafi, armes, tensions, États-Unis, URSS, gouvernement, ministère, pétrole...

Vers huit ou neuf ans, j'ai compris que le Quai d'Orsay désignait le ministère des Affaires étrangères et non un banal équipement portuaire. Un peu plus tard, j'ai su ce que l'on était censé y faire. Mais pour définir la fonction exacte de mon père *dans* ou *pour* cette institution de la République, je restais toujours dans le flou. Je savais juste qu'il n'était pas ambassadeur (seul métier de la diplomatie dont je percevais les contours) et il m'arrivait de l'imaginer en James Bond français d'origine italienne (nous avons eu la télévision lorsque je suis entré en sixième), surtout lorsqu'il s'habillait en smoking pour aller travailler.

Espion ou pas, mon père devait être un personnage important car nous faisions partie de la quinzaine de dignitaires du ministère, logés pour un prix dérisoire dans un superbe immeuble Art déco situé rue

Huysmans, juste à côté du jardin du Luxembourg. Les habitants du bâtiment le surnommaient le « phalanstère de la nomenklatura ». Il va sans dire que j'ai mis quelques années avant de comprendre tout cela.

Après le départ de ma mère pour les Bahamas, la Floride, les îles Caïman, Dubaï, Hong Kong et Singapour, j'ai vécu avec mon père. Dans la réalité, je vivais seul la plupart du temps. Il rentrait tard de ses réunions et dîners professionnels ou bien partait plusieurs jours à l'étranger. Cette vie me faisait rêver, surtout à l'adolescence quand j'imaginai sa sexualité débridée et transfrontalière, dans des hôtels de luxe, en oubliant qu'il s'agissait de mon père. Il était fort discret, mais j'avais appris à déceler des indices, des parfums capiteux sur ses vêtements, des cadeaux offerts ou reçus... L'explosion de notre noyau familial avait détruit chez moi tout projet de vivre un jour en couple et surtout d'avoir des enfants. J'en voulais à ma mère d'être partie sans même me prévenir et à mon père de n'avoir rien fait pour la garder. Là réside l'explication de ma relation avec lui,

je l'admirais et je l'enviais secrètement, tout en le détestant ouvertement. Je savais qu'il n'était pas dupe de cette dualité et j'avais la conscience tranquille, mon amour filial devait sûrement transparaître un peu derrière ma façade d'indifférence ou d'hostilité. Nous vivions dans l'implicite et cette histoire de roman dédicacé le jour de mon anniversaire aurait pu débloquent notre relation, amorcer la discussion. Il s'agissait d'une perche habilement tendue et je m'en veux de ne pas l'avoir saisie. J'ai préféré avancer seul vers la vérité qui s'offrait à moi à travers le livre. J'avais accepté ce cadeau d'autant plus volontiers qu'il était anonyme et j'appréciais de ne pas avoir à remercier mon père.

J'aimerais qu'il sache que, dès le cours préparatoire, j'ai eu la certitude que j'allais faire Quai d'Orsay quand je serai grand, bien avant d'annoncer à mes professeurs de lycée, quelques années plus tard, que je souhaitais devenir diplomate et passer le concours de Sciences-Po. En France, l'hérédité des charges était abolie depuis la Révolution, mais le ministère des Affaires

étrangères gardait un air d'Ancien Régime, et pas seulement parce que nombre de ses hauts fonctionnaires possédaient encore une particule. Mon nom, Brandini, qui n'a rien de noble ni de français, m'ouvrait effectivement toutes les portes et mes interlocuteurs avaient su me montrer, sans user d'aucun mot, que j'étais des leurs, du seul fait de mon ascendance.

Tripoli-Rome-Paris, 1926

La première partie du mémoire de mon grand-père était consacrée à « l'agonie de l'Empire ottoman ». La métaphore médicale était justifiée par la mention des entretiens entre Nicolas I^{er} et l'ambassadeur britannique, Sir G. H. Seymour, en 1853. Le tsar de Russie aurait considéré l'Empire ottoman comme « un homme malade, très malade ». Je fus étonné par l'étendue et la puissance de cet empire, même à l'heure de son déclin annoncé. Une période et un espace peu étudiés au lycée alors que presque tous les désordres actuels trouvent leur origine dans cette longue maladie dégénérative dont on connaît l'issue mortelle. Je n'avais même pas entendu parler

des génocides arménien, assyrien, grec pontique... La volonté de maintenir de bonnes relations entre la Turquie et la France justifiait alors l'amnésie des programmes scolaires. Je connaissais juste l'existence des mandats britanniques en Palestine et français en Syrie et au Liban. Je croyais même que c'était Mussolini qui avait conquis la Libye, puisque nous ne savions rien sur le royaume d'Italie avant la marche sur Rome. Indépendamment du fait que mon grand-père en était l'auteur, ce mémoire constituait selon moi l'outil essentiel pour comprendre l'histoire du xx^e siècle. Le texte, plutôt austère, était fort heureusement ponctué d'amusants italianismes qui apportaient un peu de couleur et de chair. Emilio Brandini est né à Rome en 1902 et il a appris le français avec ses parents qui tenaient une entreprise d'import-export dans le secteur alimentaire. Je me souviens qu'à table on me disait tout le temps que sans mon arrière-grand-père les Français n'auraient pas de spaghettis dans leurs assiettes. Après quelques années à l'université de Florence, le jeune Emilio a été

brillamment reçu au concours de l'École libre des sciences politiques, que l'on surnommait déjà Sciences-Po, et a « beaucoup voyagé » avant de s'installer à Paris juste après la Seconde Guerre mondiale. Il a ensuite « travaillé *pour* le gouvernement italien », mais également – je l'ai su plus tard, en devenant moi-même diplomate – *pour* le Quai d'Orsay.

Ma lecture fut d'emblée sélective. J'avais jugé inutile de disperser mes forces et mon attention et je concentrais mes recherches sur les Syrtes et, par extension, sur la Libye. Un territoire marqué par une grande instabilité. Au début du xx^e siècle, le roi d'Italie Victor-Emmanuel III, complexé par l'absence d'empire colonial pour un pays qui avait pourtant dominé dans l'Antiquité une grande partie de l'Europe et tout le bassin méditerranéen, décide de combler son retard. Ce territoire, contrôlé par un Empire ottoman au seuil de l'agonie, constituait une proie idéale. Autrefois italien du temps de la splendeur de Rome, il avait jusqu'alors échappé à la convoitise des grandes puissances européennes. La guerre italo-

turque, commencée en novembre 1911, fut longue et difficile, et ce n'est qu'en octobre 1912 que les Ottomans renoncèrent à leurs possessions. Mon grand-père accordait un rôle crucial à cette guerre ignorée par les non-spécialistes, annonciatrice selon lui des autres conflits du siècle, y compris sur le plan des stratégies militaires. C'est effectivement sur le rivage des Syrtes qu'un pilote italien, Giulio Gavotti, parti initialement pour une mission de reconnaissance, largua de son avion quatre grenades sur les troupes ottomanes, inaugurant une forme de guerre qui connut son apogée lors du second conflit mondial. C'est donc sur le rivage des Syrtes qu'est né le xx^e siècle – et pas à Sarajevo –, avec toutes les horreurs qui l'ont caractérisé. Ce n'était pas vraiment écrit dans le mémoire, mais je me plaisais à croire cette affirmation péremptoire, selon laquelle tout aurait débuté là-bas, y compris notre histoire familiale.

Le professeur écrivain Julien Gracq alias Louis Poirier ne pouvait pas ignorer tout cela et je continuais à envisager un lien entre

les Aldobrandi du roman et les Brandini du Quai d'Orsay. Les premières intuitions sont souvent les meilleures, et j'avais hâte de le vérifier.

